

se promener dans Broadway pour rêver plus à l'aise à la belle Canadienne, lorsque neuf heures sonnèrent à toutes les horloges de New-York. Ce bruit lui rappela son devoir.—Quel ennui, se dit-il, d'aller parler d'amour à cette poupée américaine quand j'ai le cœur déjà plein d'une autre passion ? En vérité, c'est un pesant fardeau que d'être trop aimable. J'ai bonne envie de planter la miss Cora... Non, reprit-il après un instant de réflexion, l'honneur de la nation y est intéressé. Il ne sera pas dit par ma faute qu'un Français aura manqué un rendez-vous de guerre ou d'amour. Allons.—Il rajusta son col devant une des glaces du salon d'*Astor-House*, mit des gants frais et monta l'escalier.

Miss Cora Jenkins l'attendait de pied ferme. Elle était assise sous les armes, c'est-à-dire en toilette de bal, dans un de ces fauteuils-balançoirs qu'inventa la paresse des créoles, et elle calculait dans son esprit sage et positif la fortune probable du jeune Français. C'était d'ailleurs une fille charmante, jolie comme la plupart des Américaines, savante en amour comme une vieille femme, et d'une vertu raisonnée, qui est la plus solide et la moins fragile de toutes les vertus. En deux mots, elle était belle comme une rose épanouie et sèche au fond de l'âme comme une vieille fille. Dès son entrée dans le monde, son père, le vieux Samuel Jenkins, lui avait tenu ce petit discours qui devait être sa règle de conduite et son évangile : «Ma chère Cora, je t'aime tendrement et je veux faire ton bonheur. Je te donne mille dollars par an. Avec cette somme et les dettes que tu pourras faire, tâche de trouver un mari. Dans cinq ans, si tu n'as pas réussi, ta pension sera réduite à cinq cents dollars, auxquels, il est vrai, j'ajouterai ma bénédiction paternelle. Voici le premier quartier de ta pension.»

Ce discours pathétique fit le plus grand effet sur la belle Cora. Depuis trois ans, elle cherchait un mari, cette chose si commune et si précieuse : tous les jours, elle jetait sa ligne au hasard dans cette population immense et bigarrée qui remplit New-York ; mais au moment de mordre à l'hameçon, les plus gros poissons se retiraient précipitamment, et Cora restait fille en dépit de tous ses efforts. Aussi pourquoi n'en vouloir qu'aux millions ? Peu à peu ses prétentions avaient diminué. Elle voyait avec frayeur approcher le terme fatal et les cinq cents dollars de pension. Sa beauté devenait célèbre, et pour une fille à marier une beauté célèbre est une beauté perdue. Rien n'est si dangereux que d'être classé, fût-ce parmi les plus forts et les plus habiles. Or Cora était classée... au premier rang, cela est vrai ; mais qu'importe ? Souvenez-vous d'Aristide et du paysan grec. On s'ennuyait d'entendre appeler Cora « la belle Cora ». Elle le sentait, et tournait ses beaux yeux candides sur les étrangers qui arrivaient à New-York ; ceux-là du moins n'avaient pas entendu parler d'elle. De là le succès de Bussy. D'ailleurs le Parisien était aimable ; il avait de l'esprit, il paraissait riche ; il pouvait l'emmener à Paris, cet Eldorado de toutes les femmes de l'univers. Que de raisons de la séduire ! Dans cette attente, les heures paraissaient des siècles. Le cœur de la belle Cora battait fortement. Enfin Bussy parut.

Sans se lever, d'un geste et d'un sourire gracieux, elle le salua et l'invita à s'asseoir. Bussy, qui ne s'étonnait pas facilement, fut cependant étonné de cet accueil. Malgré les avertissements de Roquebrune, il n'avait pas cru trouver tant d'aisance dans une situation si délicate ; surtout il avait peine à s'habituer à ce balancement continu du fauteuil que la conversation n'interrompait pas.—Après tout, pensa-t-il, c'est l'usage à New-York. Pourquoi serais-je étonné de ce sans-gêne charmant ? Si les femmes d'Amérique renoncent à cette étiquette d'Europe qui les protège aussi efficacement que leur propre vertu contre l'audace des hommes, est-ce à moi de le trouver mauvais ?

Cette réflexion lui rendit sa hardiesse et sa gaieté accoutumées. Il parla avec feu ; entre gens de sexe différent, la conversation ne tarit pas. Il parla de constance et se donna pour un Amadis. Cora, qui ne s'en souciait guère, feignit de le croire, et lui demanda d'un air provoquant quelle beauté il préférerait à toutes les autres. Bussy répondit galamment qu'il ne l'avait jamais su avant ce jour, mais qu'il commençait à le comprendre. Il fit le portrait flatté de la belle Américaine, n'oubliant ni la couleur de ses cheveux, ni le bleu de ses yeux, ni le rose de son teint, ni la rondeur de sa taille, ni même le goût de sa toilette.

Tout à coup, au moment où Bussy allait oublier les sages avis du Canadien, miss Cora, qui n'oubliait jamais l'essentiel, même dans les circonstances les plus critiques, fit à notre héros une question qui tomba sur son amour comme une couche d'eau glacée et l'éteignit. Elle lui demanda s'il voulait demeurer en Amérique et s'il était riche. Cette question, ramena Bussy au bon sens. Il se leva d'un air assez froid et répondit qu'il possédait encore plus de cinq mille acres de forêt dans l'Ohio. Cette réponse ne parut pas satisfaire miss Cora.

—Quoi ! vous n'avez, dit-elle, ni terre, ni maison, ni commerce !

—Qu'importe, puisque je vous aime ?

—Moi aussi, mon cher monsieur, je vous aime, et fort tendrement, quoique je commence à craindre que vous ne m'aimiez pas longtemps ; mais l'amour n'est pas tout en ménage.

—Oui, j'entends bien, dit Bussy, il y faut aussi quelques cachemires ; mais pourquoi nous occuper de ce qui est utile ou inutile en ménage ?

(A continuer.)

A NOS ABONNES

Nous pouvons annoncer à nos abonnés que nous nous sommes entendu avec un excellent artiste de New-York pour publier les portraits de nos gouvernants et des hommes qui font meilleure figure dans le parlement. Nous ferons remarquer seulement que, comme la valeur de ces portraits sera au dessus du prix modeste des copies de notre journal, nous ne ferons ce cadeau qu'à nos abonnés réguliers.

De plus, de temps à autre et selon les exigences des débats, nous publierons des numéros doubles. Peut-être même adopterons-nous régulièrement le format de huit pages, surtout si MM. les annonceurs comprennent quels grands avantages ils trouveront à faire paraître leurs annonces dans une feuille répandue sur tous les points de la Province.

Enfin, dans quelques jours, nous aurons pris des mesures avec des journalistes de talent, de New-York, de Montréal et de Québec, pour publier des chroniques datées de ces villes et qui mettront au courant de toutes les nouvelles générales ou locales, ceux d'entre nos abonnés qui ne reçoivent pas d'autre feuille que le *Journal des Débats*.

Messieurs les membres du Parlement qui désireraient prendre plusieurs copies du *Journal des Débats* pour les envoyer à quelques uns de leurs commettants respectifs, sont priés de faire connaître au plus tôt le chiffre de ces abonnements, en s'adressant au bureau du journal, (imprimerie de M. Blackburn, 63 Yonge Street, second étage,) ou en envoyant une note à l'éditeur, au bureau de poste de la Chambre Législative.

Le *Journal des Débats* paraît à Toronto pendant la session, cinq fois par semaine, c'est-à-dire le lendemain de chaque séance parlementaire.

On s'abonne : au bureau de publication, à Toronto, 63 Rue Yonge ;—à notre bureau principal, à Montréal, chez M. J. B. Marcoux, magasin de M. J. B. Rolland, libraire, rue Saint Vincent ;—à la Cité des Outaouais, chez M. J. T. C. Trottier de Beaubien ;—à Saint-Hyacinthe, chez M. George Leclère, M. D. ;—à Sorel, chez M. Dunbar Mondor, marchand ;—à Trois-Rivières, chez M. Théophile Larue, libraire ;—et à Québec, chez notre agent, M. V. Trembley, rue Buade, en face du Bureau de Poste ; ou chez les libraires, MM. Crémazie, Léon Rochette, et François Fournier.

Le prix de l'abonnement est d'une piastre, les quarante premiers numéros, payable d'avance, ou de quinze sous par semaine. Au détail, chaque copie de notre journal se vend quatre sous.

Le prix de nos annonces sera d'un cent le mot pour celles qui n'en auront pas plus de cinquante, et à raison d'un demi cent pour chaque mot en sus.

Dans tout les cas, après la première publication, l'annonce ne coûtera pour chaque insertion nouvelle que le quart de ce qu'elle aura coûté la première fois.

M. VIDAL, propriétaire et rédacteur-en-chef.